



Jean Robert-Charrier, au Théâtre de la Porte-Saint-Martin, à Paris, le 18 mai.

La Culture

À la tête du théâtre privé de la Porte-Saint-Martin depuis huit ans, **Jean Robert-Charrier**, 33 ans seulement, n'hésite pas à faire bouger les lignes de la scène parisienne. Avec "Cendrillon", il ouvre ses planches aujourd'hui à Joël Pommerat, grand nom du théâtre subventionné.

UNE IMMENSE AFFICHE DU COMÉDIEN LAURENT TERZIEFF DANS "FLORILÈGE" DÉCORE LE BUREAU DE JEAN ROBERT-CHARRIER.

Ce spectacle, où l'acteur mêlait Desnos, Cendrars, Poe ou Aragon, il l'a vu dix-sept fois. « Une révélation, une évidence, Terzieff a scellé mon destin, m'a marqué au fer rouge. Aujourd'hui encore je cherche à retrouver cette pureté, cette émotion-là », confie Jean Robert-Charrier, 33 ans, directeur depuis huit ans du théâtre aux mille places de la porte Saint-Martin, à Paris. « Je l'ai vu pleurer quand Terzieff est mort [en 2010] », se souvient Jean-Claude Camus, l'ancien producteur de Johnny Hallyday, propriétaire de la Porte-Saint-Martin jusqu'en 2015, à qui Jean Robert-Charrier doit presque tout.

En ce printemps, son jeune protégé fait entrer sur la scène d'un des plus grands théâtres privés parisiens l'un des musts du théâtre public, le magnifique *Cendrillon* du metteur en scène Joël Pommerat. « Lorsque j'ai découvert ce spectacle à l'Odéon en 2013, j'ai été submergé par sa précision et sa portée », insiste Jean Robert-Charrier. Sa démarche est rare, son pari ambitieux et audacieux dans un environnement où les relations entre théâtre privé et théâtre public sont quasi inexistantes.

« J'ai été très étonné qu'il me contacte, je n'imaginai pas que ce projet aboutirait », raconte Joël Pommerat, qui salue « l'ouverture d'esprit » du jeune directeur. La négociation a pris du temps mais rien n'est apparu insurmontable. Chaque particularité du théâtre subventionné a fait l'objet d'un accord : cinq représentations par semaine (au lieu de sept habituellement), 400 places « condamnées » pour que tous les spectateurs aient un champ de vision optimal, des tarifs abordables. « J'ai compris que ce n'était pas une affaire commerciale », insiste Joël Pommerat. « Faire du chiffre d'affaires sur le subventionné, ce serait déplacé. Notre budget sera à l'équilibre uniquement si nous faisons le plein », précise Jean Robert-Charrier.

Ce n'est pas la première fois que cet homme pressé tente de jeter des ponts entre les deux frères ennemis du paysage théâtral français. Il y a un an, la Porte-Saint-Martin accueillait *Cyrano de Bergerac*, mis en scène par Dominique Pitoiset avec Philippe Torreton dans le rôle-titre, un spectacle créé en 2013 au Théâtre national de Bretagne, à Rennes, puis joué à l'Odéon à Paris. Attiré, entre autres, par le nom de Torreton, le public a répondu largement présent. « Il y a une chose dont je ne me satisfais pas en tant que directeur de théâtre et citoyen, c'est qu'un spectacle payé par le contribuable ne se joue pas davantage alors qu'il coûte très cher aux scènes nationales », explique Jean-Robert Charrier. « Le *Cyrano* avec Torreton lui a donné ses lettres de noblesse », constate Jean-Claude Camus. Aussi bien vis-à-vis du théâtre public (depuis qu'il a « décroché » *Cendrillon*, il reçoit des sollicitations d'autres scènes nationales) que de ses homologues du théâtre privé, qui pourraient bien s'inspirer de la démarche de leur cadet.

Lorsqu'il quitte Tours pour la capitale avant ses 20 ans, et troque ses études de droit pour le monde du spectacle, Jean Robert-



Charrier s'imagine un temps devenir comédien. Adolescent, il a découvert le théâtre grâce à sa mère qui l'emmenait régulièrement à Paris assister aux pièces de Claude Brasseur, Michel Bouquet, Jacques Weber... Mais son passage au Cours Florent tourne court. « J'étais dans une classe de plus de trente élèves, au milieu de jeunes gens qui n'avaient pas vraiment de démarche artistique. Ils souhaitaient avant tout être connus. »

Avec la naïveté de ses 20 ans, il écrit à la direction de la Porte-Saint-Martin, puis devient ouvrier. « Sa lettre de motivation m'avait convaincu, explique Jean-Claude Camus. Je lui ai fait faire tous les postes et, à chaque fois, il apportait des innovations. » Au départ à la retraite de l'administratrice, Camus le bombarde directeur, à 25 ans, malgré des « ricanements » dans le milieu théâtral. « Ma jeunesse a été un handicap, reconnaît Jean Robert-Charrier. Je me retrouvais à gérer une équipe qui était là depuis vingt-cinq ans. » Mais Jean-Claude Camus le rassure : lui aussi, au départ, était « mal vu », non pas à cause de son âge mais parce qu'il venait de la variété, du show-biz, et pas des planches.

« L'inspiration » de sa programmation, il la puise en passant ses soirées dans les salles de spectacle, pour « tout voir » – le boulevard, les stand-up, les créations du subventionné – et ensuite « faire le tri ». Le Petit Saint-Martin (la salle adossée au « grand » Saint-Martin) lui sert de « laboratoire », comme avec le spectacle *Des souris*



“J’ai la volonté de programmer des spectacles qui sortent des habitudes du privé.” Comprendre: toujours les quatre ou cinq metteurs en scène habituels, du boulevard avec un texte faible, des têtes d’affiche et des places à 70 euros.

et des hommes fin 2010, ou cette saison le seul en scène de Camille Chamoux. Quand on lui dit qu’il fait bouger les lignes du paysage théâtral parisien, il répond: « C’est malgré moi. Je n’ai pas de volonté de rupture, simplement celle de programmer des spectacles qui me rendent fier et qui sortent des habitudes du privé. » Comprendre: toujours les quatre ou cinq metteurs en scène habituels, du boulevard avec un texte faible, des têtes d’affiche et des places à 70 euros. « Il faut faire preuve d’honnêteté intellectuelle et ne pas s’étonner qu’il y ait du désamour pour le secteur privé », lâche-t-il avec franchise.

POURTANT, LUI AUSSI INCARNE LE PRIVÉ DANS TOUTE SA SPLENDEUR.

N’a-t-il pas programmé *La Cage aux folles*, *Divina* avec Amanda Lear et *Nelson* avec l’humoriste Chantal Ladesou, deux comédies à succès qu’il a lui-même écrites? « C’est bizarre de faire *Nelson et Pommerat*, mais pas incompatible », assume-t-il. L’éclectisme est aussi son credo. Il jure que le nouveau propriétaire du théâtre, le milliardaire Marc Ladreit de Lacharrière (dont le nom est associé à l’affaire Fillon en tant que propriétaire de la *Revue des deux mondes*), le laisse « totalement libre » de ses choix.

Depuis que Pommerat lui a fait confiance, Jean Robert-Charrier souhaiterait programmer une production du secteur public chaque fin de saison. « Mon ambition est aussi de redonner au grand public la possibilité de voir sans ennui de grandes œuvres

du répertoire qui bénéficient d’une production riche et ambitieuse. » C’est ce qui sera fait, dit-il, dès septembre avec *Le Tartuffe*, de Molière, qui réunira Michel Bouquet et Michel Fau. « Je commence à me sentir mûr et à savoir vraiment ce que je veux », admet celui qui mène à son rythme une petite révolution. Sa rencontre avec Catherine Hiegel (qui a mis en scène, cet hiver, dans son théâtre, *Les Femmes savantes* avec Jean-Pierre Bacri et Agnès Jaoui) a été déterminante dans sa volonté d’être plus exigeant dans ses choix artistiques.

À sa manière, Jean Robert-Charrier suit ce que défendait son idole Laurent Terzieff face à la séparation très française entre théâtre public et théâtre privé: « *Le théâtre, ce n’est pas ceci OU cela mais ceci ET cela.* »

**« Cendrillon », une création théâtrale de Joël Pommerat.
Théâtre de la Porte-Saint-Martin, 18, bd Saint-Martin, Paris 10°. Jusqu’au 6 août. www.portestmartin.com**